

NIVEAUX, CHOIX ET SYSTEMES APPROXIMATIFS DANS LE LANGAGE

Bertil Malmberg

Les termes qui se réfèrent aux paires conceptuelles langue - parole, compétence - performance, modèle - manifestation pullulent dans la littérature linguistique, surtout depuis les débuts du mouvement saussurien et du structuralisme. Une dichotomie analogue est reflétée aussi dans l'opposition glossématique entre le système et le procès (le texte) et dans le contraste plus généralement philosophique entre invariance et variance. Les problèmes derrière ces dichotomies ont eu une nouvelle actualité avec la naissance de la grammaire générative. Ils ont aussi, depuis longtemps, leur répercussion dans les tentatives d'analyse des styles et des niveaux de communication en linguistique. Plusieurs questions théoriques et descriptives se rattachent à ces distinctions. Il y a d'abord chez Saussure lui-même une définition du concept de langue qui admet plusieurs interprétations, depuis la forme purement abstraite jusqu'à l'usage établi (discutées par Hjelmslev¹). Il y a aussi celle de la compétence et de la grammaticalité chez Chomsky, et ainsi de suite. On n'approfondira pas ces problèmes ici².

Déjà à l'époque des premiers phonologues, on discutait le niveau à choisir pour l'établissement des systèmes d'invariants (systèmes phonologiques), et dans ce contexte aussi la notion de la pertinence et de la distinctivité. *behörig* Le point de vue synchronique avait rendu nécessaires une délimitation et une définition de l'objet de la description. L'introduction des principes de la théorie de l'information en linguistique avait actualisé la notion de redondance et son rôle linguistique. La notion de pertinence rendait indispensable une précision du niveau de la communication auquel la fonction distinctive appartenait. On en avait un point de départ dans les ouvrages de J. von Laziczus et de Karl Bühler. Ce qui était redondant au niveau cognitif (fonction de symbole dans le système de ce dernier), pouvait être distinctif au niveau émotionnel, etc. Une longue durée vocalique pouvait exprimer l'emphase dans une langue sans quantité phonologique (le dit "emphaticum" de Laziczus³). D'autres phénomènes linguistiques (phonétiques ou autres) peuvent caractériser l'individu ou le groupe et jouer ainsi un rôle dans les contacts humains⁴. Ce serait dire une banalité que

de rappeler ici la différence qu'il y a entre un indice de qualités individuelles, indépendantes de la langue employée (âge, sexe, état de santé) et le symptôme d'appartenance à tel ou tel groupe, interprété en vertu d'une expérience de variations dialectales ou sociales et contre le fond d'une norme ou d'un usage valables pour telle ou telle population. L'interprétation de ce dernier type de traits suppose donc une connaissance d'un ou de plusieurs codes.

Je résume brièvement les points de vue exposés dans le travail de jeunesse cité dans la note 2. La notion de distinctivité ou de pertinence n'est valable qu'à un niveau déterminé de la communication. Si nous disons que la durée vocalique est pertinente en finnois, non pertinente en espagnol, ceci veut dire que, dans la première langue, deux éléments lexicaux ou grammaticaux (deux signes) peuvent être différenciés à l'aide du choix d'un phonème long ou d'un phonème bref (fi. tulee ' il vient ' ~ tuulee ' il fait du vent ', ou tule ' viens ' [impératif] ~ tulee ' il vient '), tandis que, dans l'autre, cette possibilité est inexistante (esp. hermoso ayant le même sens lexical si le /o/ accentué est bref ou long), ce qui n'exclut pas que l'hispanophone puisse se servir d'une durée allongée pour exprimer l'emphase ou l'affectation (ce qu'il fait du reste assez couramment)⁵. La conclusion en sera que n'importe quel élément de l'énoncé linguistique, à condition d'être perceptible et susceptible de contraster avec un autre, peut assumer un rôle - linguistique ou extralinguistique - dans la communication humaine. Toute différence (de son, de morphème, de construction) peut donc être dans un sens ou dans un autre pertinente. C'est une raison pour préférer (avec Jakobson) le terme " distinctif " à ceux de " pertinent " (Martinet) et de " relevant " (Troubetzkoy, etc.). Toutefois, l'emploi même de ce terme préféré pré-suppose la remarque constante, sous-entendue ou explicite, que la distinctivité en cause ne joue qu'à un niveau choisi. C'est contre le fond des ressources disponibles à ce niveau que l'élément en question - que ce soit la valeur phonétique (timbre, intonation), le mot choisi (archaïsme, vulgarisme, dialectalisme) ou la construction préférée (un ordre des mots littéraire ou négligé) - remplit sa fonction linguistique.

Nous en sommes arrivés ainsi à mentionner quelques facteurs importants pour la détermination du niveau du langage qu'on appelle couramment style, concept dont nous réservons l'analyse pour une autre occasion⁶. Il importe pourtant de mentionner ici que les styles appartiennent aux niveaux

linguistiques parmi lesquels le locuteur (l'écrivain) fait son choix. Ce choix peut être conscient et représenter une intention particulière ou une préférence personnelle. Mais il peut aussi être inconscient. Il représente alors le maximum dont un individu est capable. Le locuteur vise à la norme valable dans son entourage mais n'arrive pas à la réaliser. C'est le cas de l'enfant, du handicapé et de celui qui est socialement ou culturellement inférieur (enseignement défectueux, situation sociale pénible, etc.). On ne parle normalement de style que dans les cas où le choix de niveau est conscient en tant que possibilité parmi d'autres. Nous ne mentionnons que brièvement les questions de niveau et d'état de langue en attirant l'attention aux faits d'interférence qui peuvent se produire, pour passer ensuite aux problèmes descriptifs posés par la complexité de tout corpus linguistique de quelque étendue. Pour ce faire, nous partons de l'idée d'un modèle général contenant toutes les possibilités disponibles à l'intérieur d'une communauté linguistique et comprises comme un maximum de ressources communicatives.

Il m'a paru instructif de voir l'ensemble des ressources d'une langue et des règles qui en déterminent le fonctionnement comme un modèle, que nous appellerons ici modèle général - d'une complexité extrêmement grande. Nous faisons abstraction ici de cette complexité. Complexe ou simple, c'est ce modèle qui sert de dénominateur commun aux nombreuses compétences individuelles dont les faits concrets de parole sont à leur tour les réalisations. Le modèle général n'est jamais maîtrisé dans son ensemble par tous les membres d'une communauté linguistique⁷.

L'ensemble linguistique d'une communauté n'est pas homogène. Elle connaît des variations spatiales et sociales, horizontales et verticales. J'ai développé ailleurs⁸ l'idée d'état de langue comme une couche arbitrairement délimitée, dans les deux sens, par le descriptive. Ce concept se réfère à un nombre d'énoncés, c'est-à-dire à un corpus dont le linguiste abstrait le système. Nous renonçons à traiter ici l'ordre des rapports entre différents systèmes ainsi établis pour ne considérer que l'acte de la création des énoncés comme la matérialisation d'un modèle. C'est la familiarité avec ce modèle qui permet au locuteur et à l'écrivain de s'exprimer, à l'auditeur ou au lecteur de comprendre.

Où le locuteur trouve-t-il son modèle? Deux alternatives s'offrent. Ou bien c'est tout simplement son expérience de sa langue telle qu'il l'entend dans son entourage depuis son enfance et dont il s'est formé in-

consciemment une idée (une " théorie "). Ou bien c'est un modèle - littéraire ou stylistique - qu'il choisit consciemment et dans un but spécifique. S'il parle ou écrit une langue étrangère, le modèle est celui qu'on lui a appris à l'école et dont il a réussi, grâce à un travail méthodique d'apprentissage, à se rendre maître.

Le lecteur a dû voir déjà à travers ces quelques remarques l'idée que le modèle servant de guide à l'individu dans la production linguistique est une approximation du grand modèle général que représente le système des systèmes d'une langue.

En réalité, tout système - quel que soit son degré de perfection - est une approximation d'un tel modèle général, à moins que l'usage en question ne dépasse les limites admises par celui-ci, auquel cas il s'agit d'un système différent. Je prends comme premier exemple les déviations régionales et stylistiques, propres aux habitudes d'un locuteur. Un facteur socio-psychologique intervient ici. Deux cas se présentent. Celui qui parle un dialecte, ou un parler régional différent de la langue officielle, réalise consciemment - peut-être avec fierté - un modèle qui est distinct du modèle général et dont il sait qu'il s'en écarte. Celui qui, tout en voulant réaliser le modèle, se rend inconsciemment coupable de déviations sous l'influence d'un parler local, ne réalise qu'une approximation de celui-ci et manque son but. L'effet peut être le même. La genèse est différente. De même, celui qui parle un sociolecte vulgaire peut le faire à dessein en signe d'une attitude sociale consciente - par exemple pour marquer son indépendance par rapport à l'établissement - ou inconsciemment parce que, faute d'instruction suffisante, il n'arrive pas à appliquer un modèle qu'il regarde en principe comme supérieur. Si la déviation est intentionnelle, le locuteur est content, même fier, de sa langue. Si elle est due à une compétence déficiente, il peut arriver que, par suite de la réaction de l'entourage, il se rende compte de son infériorité et qu'il en ait honte. On trouve des exemples de ces deux attitudes devant la langue maternelle chez les minorités et chez les immigrants. Ces différences d'attitude peuvent jouer un rôle décisif pour l'évolution d'une langue. La description diachronique a à en tenir compte.

Nous formulons donc la thèse que toute production linguistique, orale ou écrite, se réalise à base d'un modèle qui est une approximation d'un modèle plus général. Ces approximations représentent une échelle qui va de la plus grande perfection possible - où seuls certains faits de voca-

bulaire et de style le séparent du modèle général - à la plus extrême pauvreté. On retrouve cette pauvreté dans l'évolution linguistique de l'enfant, dans l'aphasie et chez tous ceux qui, à cause de faiblesse intellectuelle ou physique, ne sont pas capables, ou sont devenus incapables, de dépasser un minimum de compétence linguistique. Les analphabètes représentant un degré zéro de compétence écrite. Les illettrés, malgré certaines connaissances de lecture et d'écriture, représentent un degré très bas de compétence écrite mais possèdent souvent une grande facilité d'expression orale. Le degré d'approximation dont nous parlons ne concerne pourtant pas leur facilité de communication mais la distance qui sépare leur réalisation linguistique du modèle, quel qu'il soit.

Supposons que tout degré d'approximation du modèle représente un système autonome. Ce n'est pas tout à fait exact, puisque toute couche linguistique d'une société est soumise à la double influence des plus évoluées et des plus pauvres, et puisque l'individu choisit, inconsciemment ou à dessein, différents niveaux selon le contexte dans lequel il parle (ou écrit) et selon le but de son message. Il y a constamment des faits d'interférence qui empêchent la réalisation " pure " du niveau choisi. Dans l'évolution de l'enfant aussi bien que dans l'apprentissage d'une deuxième langue, le niveau atteint à un stade donné sera le système intermédiaire qui correspond à la théorie que l'individu s'est formée de la langue cible. Un exemple en est la généralisation des formes régulières dans la morphologie chez l'enfant (et souvent chez l'élève). L'absence de formes irrégulières⁹ est dans ce cas une mesure parmi d'autres du degré d'approximation du modèle. L'absence de /œ/ en français est un des facteurs qui mesurent le degré d'approximation du français parisien d'un modèle encore valable avec /œ/. Il va sans dire que je simplifie en laissant de côté ici la définition difficile de la norme. Je suppose donc, à tort ou à raison, que le Parisien cultivé tout en disant /ɛ̃/ a toujours le sentiment que /œ/ est plus correct que /ɛ̃/ et qu'il supprime un trait qui en principe est toujours présent comme ressource disponible mais non exploitée (en d'autres termes : disparu de la surface mais survivant dans le fond). Dans la mesure où ceci ne serait pas le cas, le /œ/ aurait disparu du modèle général, ou plus exactement le système plus complet contenant le /œ/ aurait cessé de rendre service comme modèle général. Quand, à l'époque actuelle, les locuteurs de Stockholm réalisent plus qu'autrefois la distinction /e:/ ~ /ɛ:/ (meta /mè:ta/ ' pêcher à la ligne ' ~

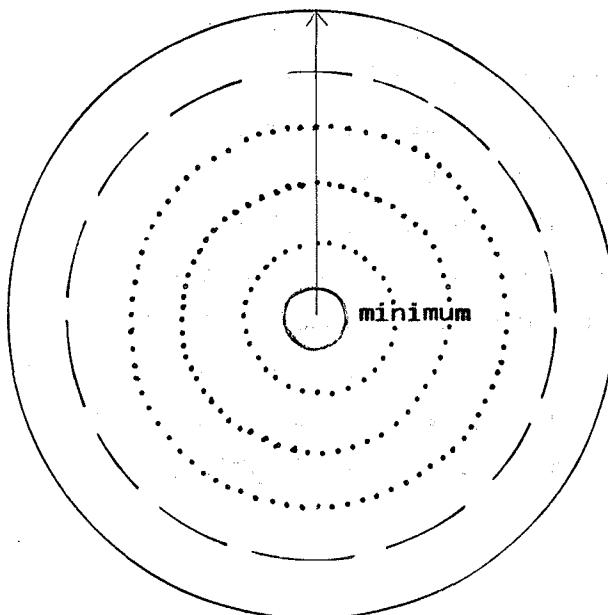
*l'anglais bonjour
Zielsprache*

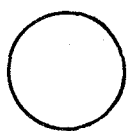
māta /mɛ:ta/ 'mesurer'), ceci implique donc qu'ils reviennent à un modèle plus proche du modèle général (qui a toujours maintenu la distinction, autrement celle-ci n'aurait pas pu être réintroduite). Reste à voir si c'est l'enseignement scolaire ou l'influence croissante des provinciaux dans la capitale qui a été le facteur principal dans cette évolution.

Ce dernier exemple nous rappelle l'impossibilité de mesurer en termes quantitatifs seuls la fidélité du locuteur à la norme. Des statistiques sur la fréquence de /œ/ dans le parisien d'aujourd'hui ne nous diront rien sur le nombre des locuteurs qui continuent à sentir comme supérieure la prononciation avec /œ/ dans des mots comme brun, parfum, chacun. Ce dernier chiffre sera linguistiquement plus intéressant que le nombre de ceux qui, à l'intérieur d'un groupe choisi, ont trouvé inutile, dans les situations concrètes examinées, de réaliser une valeur vocalique dont la fonction leur est parfaitement consciente et qu'ils ne suppriment que par négligence ou par snobbisme. Les enquêtes de type faites-vous une différence entre ... et ... ? sont dans un certain sens plus appropriées que les enregistrements directs. Elles nous renseignent sur les attitudes prises par les locuteurs en face de leur langue.

On a souvent critiqué ce genre d'interviews, en disant qu'elles ne renseignent que sur ce que les gens croient dire, non pas sur ce qu'ils disent. J'estime pourtant que, du point de vue du mécanisme linguistique valable dans un groupe, la première information est plus intéressante que la deuxième.

Nous proposons de faire représenter notre modèle par le dessin schématique suivant :

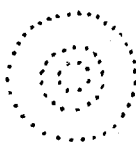




= modèle général (nombre de locuteur = 0)



= approximation atteinte par les " locuteurs cultivés "



= différents degrés d'approximation du modèle
(contenant la majorité de locuteurs)



= minimum (enfants, handicapés ; nombre réduit de locuteurs) ; au milieu le point zéro

Le grand cercle renferme donc le maximum de possibilités de la langue à tous les niveaux (modèle général). Aucun membre de la communauté ne les maîtrise toutes. Le plus petit cercle au milieu représente le minimum auquel la langue est réduite chez les locuteurs qui ont perdu, ou qui ne sont pas arrivés à, une maîtrise acceptable d'un système. Chez l'enfant et chez l'élève ce minimum est une évolution par rapport au zéro marqué par le point central. Les cercles intérieurs représentent différents degrés d'approximation du maximum général. Le plus grand cercle intérieur (traits) est le niveau atteint, en moyenne, par les locuteurs adultes " cultivés " (avec toutes les réserves quant au sens de ce mot). Tel cercle peut signifier le maximum dont certains locuteurs sont capables et en même temps correspondre au niveau choisi à dessein par d'autres. La flèche allant de l'origo jusqu'à la limite extérieure du cercle indique donc d'un côté la direction du chemin à parcourir pour l'enfant, ou pour l'élève ; et de l'autre les différents niveaux choisis dans des buts spécifiques ou sous l'influence d'un contexte quelconque (social, régional, etc.) et par n'importe quel locuteur ou écrivain. Un tel choix peut être représenté par un point sur cette ligne. Il va sans dire que n'importe quel degré d'approximation ainsi symbolisé peut se référer soit à un

trait de langue particulier (de phonologie, de grammaire, de vocabulaire), soit à un ensemble de traits ou à un état de langue entier.

Notre dessin schématique a donc aussi pour but de visualiser les mélanges de couches qui caractérisent tout état de langue et particulièrement toute langue de culture, parlée et écrite à l'intérieur d'un domaine politique et culturel, étant en même temps uni et diversifié, homogène et hétérogène, et avec une diversification qui augmente en allant du centre géographique à la périphérie et du haut en bas dans la hiérarchie sociale. Toutes ces couches se rencontrent, s'entre-croisent et interfèrent. N'importe quel point choisi comme représentant de tel ou tel niveau se trouvera donc en réalité entre deux cercles sur le schéma. Il y a dans toute société moderne un bilinguisme ou trilinguisme ou multilinguisme, dont il faut se rendre compte dans différents contextes, scientifiques et autres¹⁰, mais qui posent aussi et surtout des problèmes pour la description linguistique. Le rapport qu'il y a entre l'individu ou le groupe et ces différentes possibilités linguistiques est un aspect important de la réalité sociologique d'abord, mais aussi un aspect de la réalité dont la description est une tâche essentielle du linguiste. Même si, dans toute situation de choix parmi les ressources linguistiques, il y a une opposition entre un idéal (système, norme, usage, mode) et une réalisation concrète (parfaite ou défectueuse), une simple dichotomie de type saussurien ou chomskyen ne suffit pas pour rendre compte de l'extrême complexité des relations entre l'homme et son langage.

Quelle que soit la façon dont nous comprenons le concept de bilinguisme¹¹, il reste vrai que celui-ci implique toujours une participation sociale et culturelle au moins double. C'est aussi le cas du bilinguisme de petit format connu de toute société un peu complexe. C'est en réalité ce genre de bilinguisme qui pose les plus grandes difficultés au descriptiviste et qui rend la collaboration du locuteur si importante pour une juste évaluation des attitudes de celui-ci, donc pour savoir si une déviation représente de la part du locuteur un choix conscient d'une valeur déterminée ou un niveau conditionné par une incapacité quelconque de la part de celui-ci ou par tel ou tel autre facteur, linguistique ou extralinguistique (un simple lapsus, une indisposition accidentelle, etc.).

Tous les linguistes depuis Saussure ont vu que le jeu entre ce que nous voulons dire et ce que nous disons doit se trouver au centre des préoccupations des linguistes. Tous n'ont pas vu la complexité de ces rapports.

Chomsky!

Saussure

Notes

1. " Langue et parole ", Cahiers Ferdinand de Saussure 2, 1943, pp. 29-44 (réimprimé dans Essais linguistiques 1971, pp. 77-89).
2. Je m'en suis occupé dans " Système et méthode ", Vetenskapsocietetens i Lund, Årsbok 1945, pp. 5-52 (Autour du problème langue - parole ; réimprimé dans " Linguistique générale et romane ", 1973, pp. 20-32).
3. Ungarische Jahrbücher XV, 1935, pp. 495-510, etc. Cf. mon livre " Die Quantität als phonetisch-phonologischer Begriff ", 1944, pp. 31-32 et les renvois y faits.
4. Développé plus en détail dans l'ouvrage cité dans la note 2.
5. Le fait que de tels allongements soient le plus souvent accompagnés de phénomènes musicaux et dynamiques n'enlève rien à la valeur démonstrative de notre exemple.
6. Le problème du style fera l'objet d'un chapitre de mon livre en préparation " Signes et symboles ; les bases du langage humain ".
7. Ceci est de toute façon entièrement vrai pour le vocabulaire, sûrement aussi pour certains faits de syntaxe et, surtout, de style. Il n'y a d'autre part guère de doute qu'une grosse majorité des locuteurs d'une communauté linguistique maîtrisent la phonologie de la langue et que les faiblesses de morphologie se limitent à certains faits exceptionnels de conjugaison et de déclinaison - pluriels d'emprunts, etc. - qui peuvent sans doute échapper à certains.
8. Voir mon rapport au X^e Congrès international des linguistes, Bucarest 1967 (impr. 1968) et mon article " Description synchronique et état de langue " (Phonétique et linguistique romanes. Mélanges offerts à M. Georges Straka, I, 1970, pp. 223-229 ; réimprimé dans " Linguistique générale et romane ", 1973, pp. 155-159).
9. On sait que l'enfant apprend souvent d'abord quelques formes irrégulières fréquentes pour les remplacer ensuite par des formes régulières incorrectes, une fois le système appris, et que ce n'est qu'après avoir été corrigées par l'entourage que ces formes irrégulières cèdent finalement la place aux formes correctes.

10. Je pense par exemple aux reflets des différences sociales dans l'enseignement, lequel favorise sans doute les élèves déjà familiarisés avec le niveau de langue propre à l'école au détriment de ceux qui se trouvent devant la tâche d'y accéder. Un cas extrême est celui des minorités linguistiques.
11. Il y en a qui ne regardent comme bilinguisme que le cas plutôt exceptionnel d'une maîtrise également parfaite de deux langues, d'autres qui regardent comme bilinguisme simplement la possibilité de se faire comprendre en plus d'une langue. Je ne discute pas ce problème ici.